

L'Etranger du texte ou la question du héros dans Oroonoko d'Aphra Behn.

Line Cottagnies

Oroonoko (1688), considéré souvent comme l'un des premiers romans modernes (voire le premier), mérite à plus d'un titre de figurer dans une rencontre autour du thème de l'étranger : il peut en effet se lire comme le premier roman anglais à avoir pour héros un triple étranger – homme à la peau noir, Africain, et esclave, victime de la colonisation du Surinam par les Anglais. Plus que l'allogène, « l'étranger » doit être considéré comme l'hétérogène, uni à l'homogène dans une relation souple et changeante. L'étranger du discours apparaît en effet devoir être défini comme une fonction ou un positionnement dans un jeu de forces – il est une fonction – étranger. Comment analyser, dès lors, cette figure d'étranger dans un texte du XVIIe siècle ? Pour en comprendre le sens historique, il faudrait pouvoir restituer la ou les situation(s) d'énonciation, qui implique(nt) une situation psychologique, culturelle, socio-économique... dans laquelle il est apparu – entreprise évidemment impossible et vouée à tous les mirages. Nommer l'étranger, c'est peut-être en effet dire « il » dans une relation entre un « je » et un « tu ». Historiciser l'étranger nécessiterait donc d'abord d'historiciser les situations d'énonciation et dans le cas d'une oeuvre littéraires, les formes ou genres qui le disent. Ainsi, replacer l'intrigue du roman dans le contexte de l'esclavage et de la colonisation du Surinam au XVIIe siècle ne saurait suffire, car cette démarche ne reconstitue qu'imparfaitement la dynamique dans laquelle la notion d'étranger prend tout son sens ; il faudrait en outre s'intéresser, c'est une évidence, à l'histoire des formes et du genre littéraire dans lesquels le récit s'inscrit.

Oroonoko est peut-être idéal pour réfléchir aux problématiques croisées du rapport à l'histoire et de la construction de la figure de l'étranger, car le héros est un personnage palimpseste, voire oxymorique comme l'annonce le sous-titre (« The history of the Royal Slave », plus tard, « gallant slave »), caractérisé par une inscription discursive multiple. C'est d'abord un Prince, ressortissant du genre du roman héroïque et galant, dont l'univers de références est le roman à la manière de Scudéry (la *Clélie*, évoquée à travers le nom de code de l'épouse d'Oroonoko dans la plantation, Clemene). C'est dans ce code que s'inscrit le récit idéalisé des amours d'Oroonoko en Afrique qui ouvre le récit, et l'on trouve encore des traces de cet

univers de référence après le déplacement vers le Surinam. Les conversations de « salon » chez la narratrice « Aphra Behn », qu'Oroonoko appelle sa « great mistress », en font foi. Cet univers romanesque est caractérisé par son *ethos* aristocratique (alors même que la narratrice ne l'est pas) et par une rhétorique très archaïsante. Le roman porte ainsi aux nues la morale et l'idéologie aristocratiques en glorifiant les notions d'honneur et de générosité qu'Oroonoko incarne de manière hyperbolique (tout comme il a toutes les caractéristiques conventionnelles du parfait courtisan de la Renaissance). Oroonoko, face à l'hypocrisie des colons, est défini comme le seul (le dernier ?) homme de l'être (contre les hommes de l'avoir qui n'existent que dans l'apparence).

Mais Oroonoko est aussi esclave et « barbare ». Il est d'abord le sauvage philosophique de – auquel il est fait implicitement référence –, dont la morale naturelle et la grandeur d'âme permettent de mettre en évidence la barbarie des Européens « civilisés ». A l'opposé, il est au centre du discours impérialiste de la colonisation, en tant que marchandise et moyen de production d'une société capitaliste. L'un des aspects du roman est précisément l'ambivalence (qui est aussi celle de la narratrice) à l'égard de l'entreprise coloniale : la colonie est décrite comme un nouvel eldorado (perdu, déjà, au moment où elle prend la plume), mais sont aussi décrites les horreurs d'un régime colonial qui s'impose par la cruauté et l'injustice. De même, Oroonoko, victime éternellement trahie, auteur d'une magnifique diatribe anti-esclavagiste est lui-même un ancien trafiquant d'esclaves. S'il a tout du raffinement des Princes de romans, il garde malgré tout une barbarie fondamentale que le désespoir met au jour. La narratrice, amie et confidente d'Oroonoko, est caractérisée par une ambivalence analogue puisqu'elle se mue en geôlière, le dénonce et le menace à l'occasion. Ainsi, le roman, s'il peut prendre des accents anti-esclavagistes, est aussi le roman du capitalisme moderne érigé sur l'exploitation des colonies et des esclaves. Enfin Oroonoko aussi défini comme une autre figure discursive, plus incongrue celle-là : celle de l'« honnête homme », définie explicitement dans le texte comme libre penseur. Figure de la moralité idéale par contraste avec les « Chrétiens » anglais, celui-ci tient son éthique d'un maître unique, un mystérieux libertin français qui l'a éduqué en Afrique et suivi dans son exil.

Si le roman est bien celui de la modernité, c'est par son caractère hybride, qu'il partage avec son héros, personnage improbable et sans profondeur psychologique. *Oroonoko* est ainsi d'abord le roman de la caducité du genre héroïque, genre aristocratique par excellence désormais inopérant dans une société où le centre de gravité s'est déplacé vers les classes marchandes, et dont les codes implorent face à la violence d'un discours colonial fondé sur d'autres valeurs. Roman de la modernité, il l'est aussi pour l'insistance sur le caractère textuel de la figure de l'étranger, figure d'opposition présentée comme le résultat de manipulations textuelles successives, qui éclairent le rôle complexe et ambigu de la narratrice. L'étranger est une fonction tournante, issue d'une manipulation de codes divers par une narratrice faussement en retrait. Mais la figure la plus hétérogène du texte, celle du libre penseur, apparaît comme celui qui n'entre, de fait, dans aucun code discursif : il est ce héros nouveau, ce monstre d'une radicale singularité qui devra être symboliquement mis à mort. *Oroonoko* est un roman hybride, mais au sens

presque cubiste du terme, et il n'est pas étonnant que son héros multiple puisse parfois faire penser à un autre héros de l'hybride, Frankenstein, héros-patchwork, homme texte qui, lui aussi, et presque deux siècles plus tard, incarnera à son tour un condensé des figures textuelles produites par la culture occidentale pour mieux souligner la caducité d'un humanisme déliquescents.

Line Cottagnies est actuellement maître de conférences au Département d'Etudes Littéraires anglaises à Paris 8. Elle est l'auteur de L'Eclipse du regard. La poésie anglaise du baroque au classicisme (1625-1660) (Genève, Droz, 1997) et de la traduction de The Blazing World, de Margaret Cavendish (Le Monde glorieux, Paris, Corti, 1999). Ses recherches actuelles portent sur littérature et philosophie au XVIIe siècle, en particulier dans l'œuvre de Margaret Cavendish.